PRINT MEDIA
KUNSTENFESTIVALDESARTS 2025
Ref: 21062 / NC3157694

La Libre Belgique
Date: 20-05-2025
Page: 34-35
Periodicity: Daily
Journalist: -
Circulation: 25740
Audience: 247425
Size: 952 cm²

Toutes les nuances du Kunsten

Scènes La 30e édition du Kunstenfestivaldesarts expose la diversité de la palette des arts de la scène jusqu'au 31 mai à Bruxelles. Tour d'horizon à mi-parcours.

REINOUT HIEL

Avec Miet Warlop, on en voit de toutes les couleurs

Après le choc et le triomphe de *One Song* créé à Avignon en 2022 et qui tourna partout, après qu'elle a été choisie pour représenter la Belgique à la Biennale d'art de Venise en 2026, la création de Miet Warlop, **Inhale Delirium Exhale** ★★★★ était fort attendue. Elle est d'abord un exploit pour les techniciens et les performeurs, qui doivent gérer 6,5 kilomètres de tissus très larges de soie et de cachemire sans s'y perdre. Tissus bleus, rouges, orange, noirs, blancs, qui tombent des cintres, ou sont pulsés en l'air comme un feu d'artifice, ou étirés jusqu'au haut des gradins des Halles de Schaerbeek, ou sortent des blousons, ou recouvrent des danseuses qui mystérieusement s'y évaporent. Tout un appareillage permet de les réenrouler avant de les relancer en l'air ou vers les six performeurs.

Cette création est aussi une suite de tableaux, vibrant au vent ou sous la pression des corps qui s'y jettent. Ainsi, au début, un grand tissu bleu dévale sur la scène, agité de l'arrière par les acteurs. Une image saisissante des idées qui se bousculent sous nos crânes dans notre époque si troublée et surinformée. Des tableaux vivants de toutes les couleurs, souvent d'une beauté soudaine, sous une musique hypnotique.

Ces tissus forment aussi, dit-elle, comme une seconde peau pour les performeurs qui s'y enroulent, s'y cachent, ou en émergent comme des fantômes. Miet Warlop, qui se voit d'abord comme une artiste visuelle, peint avec des corps et des kilomètres de tissus.

G. Dt

→ *Jusqu'au 21 mai aux Halles de Schaerbeek*

BEA BORGERS

L'obscure transe de Mette Ingvartsen

Signe des temps, le mot "délire" se retrouve dans la création pour le Kunsten, de la chorégraphe d'origine danoise, travaillant à Bruxelles, Mette Ingvartsen, invitée en juillet au festival In d'Avignon, **Delirious Night** ★.

Elle est partie de la constatation qu'on vit dans une société pleine de menaces. Comment nos corps réagissent-ils collectivement à ces angoisses? Elle fait le lien avec les "manies dansantes" du Moyen Âge, quand des populations entières se mettaient à danser follement parfois jusqu'à la mort (danses de Saint-Guy) en réponse aux drames d'alors (peste, famines, guerres). C'est une danse comme cela, frénétique, de transe, extatique, qu'elle a imaginée pour notre époque, à l'image de ceux qui cherchent dans les nuits de festivals la guérison au malaise civilisationnel. Mais une fois ce constat intéressant fait, le spectacle ne se renouvelle pas vraiment, ne surprend plus, malgré les efforts impressionnants et épuisants des danseurs, et déçoit.

G. Dt

© auxipress • +32 2 514 64 91 • info@auxipress.be • www.auxipress.be

LOUKA VAN ROY

Sous le soleil de Mriziga

Une seconde création à ce Kunsten a été invitée au Festival d'Avignon, **Magec/The Desert ★★★**, du chorégraphe basé à Bruxelles mais né à Marrakech, Radouan Mriziga. Il y évoque sa fascination pour le désert, autre réponse possible aux angoisses du monde. Le désert, lieu d'un réenchantement. *"C'est Dieu sans les hommes"*, disait Balzac. Au-dessus de la scène, un grand disque comme un soleil éblouissant scande le temps qui passe et sert d'écran à une série d'images du désert, ses couleurs, ses animaux.

Les six danseurs marchent lentement dans l'obscurité, portant des masques d'animaux avec pour seule musique quelques bruits concrets créés par eux. Évocation des sables vides. Peu à peu, les six se lancent dans une danse de plus en plus énergique, mêlée de hip-hop. Solos et puis chorégraphies de groupe s'intensifient. Un spectacle qui devrait prendre sa vraie dimension en plein air au cloître des Célestins à Avignon, comme si alors on était le soir dans le Hoggar, devant des Touaregs dansant follement.

G. Dt

SEBASTIAN ARPESELLA

La lumière riante de "Sombras, por supuesto"

Ce polar argentin de Romina Paula confronte deux logiques: celle de parents truffés de bon sens et celle de bras cassés, deux policiers inadaptés. Outre le jeu des comédiens, désarmants de naturel, une écriture millimétrée porte **Sombras, por supuesto ★★★** et laisse à chaque réplique le temps de percoler. Il en résulte des dialogues drolatiques et réflexifs qui rendent aux mots, et aux objets, le sens qui leur revient. Comme à cette TV – qui a appartenu à trois générations – cet appareil photo ou ce lecteur VHS confisqués par la police et qualifiés de "camelote" alors qu'ils avaient une existence. La confrontation entre la mère, excellente Pilar Gamboa, et la policière, implacable Susana Pampin, dont la retraite, très attendue, approche à grand pas, va croissant au règne de l'absurde et du rire. Le fond de l'affaire est pourtant grave. La question soulevée est celle des enfants qui meurent et allusion est faite au jeune idéaliste Santiago Maldonado disparu en Patagonie en 2017 et possiblement tué par la police lors d'un barrage routier. Un fait divers qui a secoué l'Argentine.

L. B.

Coup de soleil pour "Mi madre y el dinero"

Une véritable mise en abyme qui met en scène un fils qui écrit une pièce de théâtre solaire pour sa mère. Non pour mettre fin à la misère qu'elle a connue depuis l'enfance, mais à la honte et au chagrin. Cette pièce, dit Anacarsis Ramos avec une pointe d'ironie qui n'échappera à personne, il la présentera aux grands festivals internationaux qui cherchent plus aujourd'hui à montrer la misère qu'à monter les textes classiques. Le public, qui se reconnaît, rit volontiers. Surtout lorsque le narrateur ajoute qu'en étant queer, il coche une case supplémentaire...

Au-delà du procédé théâtral efficace, et bien loin de l'entre-soi, **Mi madre y el dinero ★★★★** livre une vraie histoire, celle de millions de gens nés et maintenus dans la misère par un système capitaliste qui la crée, s'en nourrit et l'accentue. Sans agressivité, sans misérabilisme, mais avec une humanité terriblement touchante, l'artiste dit le rôle de l'argent dans leur violence, raconte, avec une neutralité feinte, non pas une, mais mille vies à travers la destinée de sa mère, Josefina Orlaineta, qui, à Campeche, ancienne ville coloniale mexicaine, a connu quarante métiers et qu'on découvre aujourd'hui artiste, en redoutable diva. Un coup de foudre!

L. B.

GABRIEL MORALES

Le laboratoire de Trajal Harrell

Dans un format résolument expérimental et dans un petit lieu (La Verrière à Anderlecht), le chorégraphe américain Trajal Harrel, sous le titre **Welcome to Asbestos Hall**, évoque *Dans la solitude des champs de coton*, de Koltès. Il invite les spectateurs à des séances successives de travail d'une grosse demi-heure et à des rencontres intimes. Le Dealer et le Client de Koltès sont devenus deux danseuses magnifiques tournoyant sans fin, qui s'attirent et se séparent, sans cesse se jaugent, négocient, se confrontent. Trajal Harrell demandant de ne pas applaudir ni juger avant la fin de cette série!

G. Dt

➔ *Jusqu'au 24 mai à 18 h et 20 h*

La nuance en politique n'est pas à la mode

Ambiance de clair-obscur pour **Four Walls and a Roof ★★★** de Lina Majdalanie et Rabih Mroué. Le couple libanais installé à Berlin nous fait asseoir dans la salle du procès très peu éclairé de l'auteur et penseur Bertold Brecht, en 1947 aux États-Unis. Celui qui a quitté l'Allemagne nazie pour ses idées humanistes se voit rattrapé par le pouvoir américain suspicieux de ses possibles accointances communistes. Dans cette mise en scène de procès où l'on entend uniquement la voix de l'accusation, toute la bêtise que charrie la censure, toute l'impudence, aussi, de la pensée dominante sans nuances. Brecht a bien compris que l'Occident post-guerre n'est pas *in fine* moins obscur que l'Europe fasciste de 1933. Avec talent pour la satire, le couple berlinois Majdalanie/Mroué cite Marx: *"L'histoire se répète toujours deux fois, d'abord comme une tragédie, puis comme une farce."* Et quand ça se répète encore, ça ne devient plus drôle du tout, pour preuve, l'état du monde autour de nous.

A. V.

➔ *"Four Walls and a Roof", Lina Majdalanie & Rabih Mroué, au Beursschouwburg, rue Auguste Orts, 20, à Bruxelles. Jusqu'au 22 mai. Infos: https://kfda.be*

© auxipress • +32 2 514 64 91 • info@auxipress.be • www.auxipress.be